

dant, au-dessus des haies, quand il se dressait sur la pointe des pieds, il apercevait une maisonnette, mais une maisonnette silencieuse et plongée dans les ténèbres.

Enfin, à force de marcher, le baron arriva à un endroit où le chemin profondément encaissé formait un coude franchi, il fut frappé au visage par un rayon de lumière.

A ce point pas environ devant lui, une petite maison, une hutte plutôt, inclinait sur le chemin, par-dessus la haie, son pignon déjeté.

La lumière était celle d'une chandelle qu'on apercevait auprès d'une fenêtre.

—C'est la demeure de quelque jardinier, pensa le baron, il me ramènera dans mon chemin.

Il hâta un peu le pas et marcha droit sur la maisonnette.

Mais, à une certaine distance, il s'arrêta.

Un bruit avait frappé son oreille, et il ne pouvait s'y tromper, dans cette maison il y avait un malade ou un mort, car il entendait sangloter.

Alors il s'approcha avec précaution, étouffant le bruit de ses pas, cheminant sur les côtés qui étaient couverts d'herbe, et il arriva ainsi presque auprès de la haie qui séparait la maisonnette du chemin.

C'était une pauvre cabane en terre et en pans de bois, qui s'élevait au milieu d'un terrain inculte et planté de vieux arbres.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée percé d'une fenêtre unique sur le côté.

Cette fenêtre était ouverte, et, caché derrière la haie, le baron Morgan put jeter un curieux regard à l'intérieur. Il vit alors une jeune fille pâle, amaigrie, qu'on eût volontiers prise pour un fantôme, et qui était couchée sur un misérable grabat.

Un homme, tournant le dos à la fenêtre, mais dont les cheveux étaient blancs, agenouillé devant le lit, pleurait bruyamment, en tenant dans ses mains la main diaphane de la malade.

Celle-ci disait :

—Ne pleure pas, père ; j'ai tant souffert déjà, va !... La mort est une délivrance, et la délivrance approche... Ne pleure pas, cher père Dieu est bon, il prendra soin de toi...

—Ma fille ! ma fille ! disait le vieillard d'une voix pleine de sanglots.

Et tout à coup il se leva, et la lumière inonda son visage, et le baron Morgan recula, frappé de stupeur : ce visage baigné de larmes, il l'avait reconnu !

Ce père qui pleurait sur sa fille agonisante dans ce réduit misérable, qui, sans doute avait vu bien des jours sans pain, c'était le même homme qui, le matin, avait crié à M. de Valserres ces mots sinistres : "Tu te ruineras !"

Cet homme enfin, c'était Simon le mendiant, Simon que le banquier avait chassé de ses bureaux vingt ans auparavant.

Et le baron Paul Morgan, qui d'abord avait songé à entrer dans cette maison et à y offrir de l'argent et des consolations, se sentit pris d'une indicible épouvante, et il s'enfuit...

## V

Après avoir couru tout droit devant lui pendant un quart d'heure environ, le baron Morgan s'arrêta tout à coup.

D'abord il avait entendu tout près de lui le sifflet du train de chemin de fer de ceinture ; ensuite il s'était reconnu. A force de tourner et de détourner dans ce labyrinthe de chemins creux et de sentiers, il se retrouvait presque à son point de départ, c'est-à-dire au bout du chemin des Fontis, à quelques pas de la rue de l'Assomption.

Il se mit alors à rire.

—On n'est pas plus fou que moi, se dit-il. Si mes anciens amis du club m'avaient vu tout à l'heure me sauvant à toutes jambes, ils se seraient joliment moqués de moi.

Un bec de gaz lui indiquait maintenant son chemin, et le roulement du train sur la voie ferrée lui rappelait que l'âge des fantômes, des revenants et des gens à mauvais œil était passé.

—Ce pauvre M. de Valserres, se dit-il en se remettant en marche, je ne l'aurais jamais cru superstitieux à ce point.

Croire qu'un homme lui porte malheur parce qu'il a eu tort avec cet homme, parce qu'il l'a privé de son pain autrefois, ne s'explique, en définitive, que par le remords.

M. de Valserres a été dur pour le pauvre diable, et le pauvre diable se venge à sa manière, c'est-à-dire qu'il l'injurie quand il le rencontre.

Le train venait de passer.

Paul Morgan calcula qu'il aurait le temps de prendre le suivant à la station de Passy, et il se mit à longer le boulevard Montmorency, causant toujours avec lui-même.

—La preuve que cet homme n'est et ne saurait être un jet-tator, poursuivit-il, c'est que ceux qui croient à la jettature n'ont jamais douté de ceci : que celui qui porte malheur aux autres se porte bonheur à lui-même.

Or, je viens de voir le pauvre diable à genoux près du lit de sa fille agonisante et fondant en larmes, et j'ai été assez naïf pour prendre la fuite, alors que j'eusse si bien fait d'entrer et de vider ma bourse dans cette maison où il n'y a peut-être pas de pain.

Et comme le baron Morgan avait obtenu la permission de revenir le lendemain à la villa, mais un peu moins matin qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire au temps où il venait en cachette, contempler son idole, il prit une belle résolution, celle de rechercher cette maisonnette où Simon vivait auprès de sa fille, de lui amener un médecin, et de venir à l'aide de cette détresse suprême à l'insu de M. de Valserres et de Pauline elle-même.

C'était un garçon de cœur que le baron Paul Morgan ; il n'y a guère, du reste, que ceux-là qui se ruinent. Et quand il eut arrêté le projet de secourir mystérieusement la victime de son beau-père futur, il se sentit réconcilié avec lui-même à un haut degré et ne songea plus qu'à son bonheur.

La salle d'attente de la station de Passy était à peu près déserte. Cependant le baron fronça le sourcil en y entrant.

Il venait d'apercevoir, humant son cigare, un des trois jeunes gens qu'il avait rencontrés le matin, M. Léon de Courtenay.

Le premier mouvement des gens heureux est de se replier en eux-mêmes pour connaître leur bonheur.

Le besoin d'expansion ne vient qu'après.

M. Paul Morgan eut donc tout d'abord l'intention de battre en retraite et de continuer son chemin à pied.

Mais M. de Courtenay l'avait aperçu et le salua de la main.

Paul rendit le salut, et comme il avait été fort lié avec lui au temps de son opulence, il alla lui tendre la main.

M. de Courtenay le prit par le bras.

—Descendons sur la voie, dit-il ; nous respirerons plus à l'aise et nous causerons ; nous avons près de dix minutes à attendre.

—Est-ce que tu habites Passy l'été ? demanda le baron.

—Je n'y viens pas une fois par an.

—Alors voici un heureux hasard...

Un sourire un peu railleur glissait sur les lèvres de M. de Courtenay.

C'était un garçon de trente ans qui méritait à tous égards le nom de viveur endurci. Il était riche ; après avoir croqué son héritage paternel et maternel, il avait enterré une demi-douzaine d'oncles et de tantes qui lui avaient tout légué.

Fort de son expérience chèrement acquise, M. de Courtenay vivait maintenant en homme qui ne croit à rien, ne s'afflige ou ne se réjouit de rien, marchande le superflu comme d'autres le nécessaire, et est toujours tenté de répondre à ceux qui essaient de parler à son cœur : *Je la connais cella-là ! on ne me la fait plus !*

Donc M. Léon, vicomte de Courtenay, souriait en regardant le baron.

—Mon cher Paul, lui dit-il, tu ne te doutes guère que tu m'as fait gagner cent louis.

—Moi ! fit le baron.

—Mon Dieu, oui ; j'ai fait ce matin un pari te concernant et je l'ai gagné.

M. Paul Morgan tressaillit et une légère couleur colora même son front.